

Une amitié fugace

Fred A. Reed

Volume 52, numéro 1 (289), décembre 2010

Nikos Kachtitsis : un héros de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Reed, F. A. (2010). Une amitié fugace. *Liberté*, 52(1), 30–34.

UNE AMITIÉ FUGACE

J'ai rencontré Nikos Kachtitsis en 1964. Je venais de prononcer une conférence sur la vie et l'œuvre du grand écrivain crétois Nikos Kazantzaki à l'Université McGill, où je m'étais inscrit dès mon arrivée de Grèce au Québec l'année précédente. Quelques jours plus tard, je reçus par la poste une note écrite en pattes de mouches me félicitant et exprimant le désir de me rencontrer. Flairant l'âme sœur, j'ai tôt fait de lui donner suite.

Ce fut le début d'une amitié d'une très courte durée, mais d'une très — peut-être trop — grande intensité, qui se termina en queue de poisson peu après la parution de son dernier roman, *Le héros de Gand*, en 1967. Trois ans plus tard, en 1970, frappé d'une leucémie aussi virulente que précoce, il retourna dans son pays natal pour y mourir à l'âge de quarante-quatre ans.

De treize ans mon aîné, il insistait sur la différence des âges et sur la déférence que cela imposait. Pour ma part, en face d'une personnalité aussi forte qu'insolite, je m'y suis plié volontiers, non sans quelques réserves que je gardais bien pour moi. La rupture survint quand j'osai lui exprimer certaines hésitations au sujet de son roman, sur lequel j'avais pourtant fondé beaucoup d'espoirs.

Nikos Kachtitsis est né en 1926 dans le bourg de Gastouni, à l'extrémité nord-ouest du Péloponnèse. Conquis au début du XIII^e siècle par des familles de croisés franques, ce coin aujourd'hui dépeuplé

et somnolent, sauf pendant la saison touristique, fut alors le centre de la principauté d'Achaïe, dont les faits et gestes sont relatés dans *La chronique de Morée*.

Si l'auteur a quitté son pays natal en 1952, ce dernier ne l'a jamais quitté. L'image du petit train, tiré par une locomotive à vapeur connue sous le nom de « Ririka », qui faisait alors la navette entre la bourgade voisine de Kavasila et les thermes de Kyllini sur la côte ionienne, revient fréquemment dans son œuvre, dont *Le héros de Gand*, sous la forme d'une fascination obsessionnelle pour les voyages en chemin de fer et pour les rencontres — surtout imaginaires — qui pourraient s'y produire.

Laissant derrière lui la Grèce, qu'il ne verrait plus qu'à l'article de la mort, il s'installa au Cameroun, où il s'occupa de la comptabilité dans une société gérée par un compatriote. Son roman *L'hôtel Atlantic* (Paris, Hatier, 1995), inspiré de son séjour africain, suinte une atmosphère fétide et suffocante, où la tension se mêle à l'immobilisme du désespoir, deux qualités qui hanteront ses livres subséquents, et notamment son *Héros de Gand*.

Quatre ans plus tard, à l'invitation de celle qui deviendra son épouse, il émigre au Québec. Il s'installe à Montréal et y trouve un emploi, tantôt comme interprète à la cour municipale, tantôt comme employé d'une agence de voyages. À côté de cette existence modeste, routinière et parfois précaire se déployait une seconde vie prodigieusement fertile en création et en disputes littéraires.

Chaque samedi après-midi, rendez-vous ferme dans les librairies où nous passions des heures à fouiner dans les recoins les plus obscurs à la recherche de titres aussi obscurs. Grand admirateur de Poe, de Thomas de Quincey et de l'écrivain grec d'avant-garde Nikos Gavril Pentzikis, il cultivait une sensibilité hypertrophiée à l'égard du caché, de l'ambigu. Nos conversations, lors de ces rencontres, tournaient autour des personnages imaginaires qui peuplent son œuvre, notamment le mystérieux « S. P. », qui allait devenir le protagoniste de son ultime roman et qui était vraisemblablement son *alter ego*.

Formidable bagarreux littéraire, il menait une correspondance volumineuse avec amis et adversaires, ne laissant jamais passer le moindre manque d'égards sans riposte cinglante, répliquant allègrement par des phrases assassines à de présumés ennemis de sa réputation.

Au sous-sol de sa demeure, rue Querbes à Outremont, il fit installer une imprimerie dotée d'une presse à bras sur laquelle il imprimait

notamment des recueils de poésie édités chez Anthelion Press, sa maison d'édition domestique. Il y imprimait en même temps la revue *The Palimpsest* en anglais, un pot-pourri d'essais et de poésie richement garni d'ornements typographiques et de lithographies de la fin du XIX^e siècle qu'il affectionnait follement. En parallèle, Kachtitsis rédigeait le journal manuscrit illustré *Gand assiégée*, «l'organe des éternels assiégés», dont nous avons obtenu un exemplaire rarissime grâce à la poétesse Pénélope Sotériou, dans lequel il évoque l'époque et le lieu d'action du roman qu'il achevait alors. Fait révélateur : «Gand» figure sur la «une» du journal sous les allures d'une femme. Serait-ce un clin d'œil à l'héroïne du livre alors en gestation, Solange, assiégée de toute part mais inexpugnable dans sa froideur ?

Notre amitié, somme toute fugace, ne put résister aux coups durs portés par l'instauration de la dictature en Grèce, en avril 1967, et par la parution, à l'automne de cette même année, du *Héros de Gand*, avec une couverture en papier de velours gris-mauve, aux éditions du Lotophage à Montréal, aux frais de l'auteur. Même si nous nous opposions au régime des colonels, l'auteur ne voulut pas se manifester ouvertement. N'y étant pas contraint, je joignis ma voix à celles qui s'élevaient. Mais, l'impardonnable, je le commis moi-même, quand je lui avouai avec beaucoup trop de franchise que je trouvais son livre exquis par son style mais froid par son ton.

Quarante ans plus tard, lors d'un colloque organisé par mon collègue et ami fidèle Jacques Bouchard au Centre d'études néo-helléniques de l'Université de Montréal, le néo-helléniste flamand Gunnar De Boel a exposé devant un auditoire très restreint — nous étions quatre, y compris le fils du défunt — ses idées sur la filiation entre Gand, sa ville natale, et «Gand» telle qu'elle apparaît dans l'œuvre de Nikos Kachtitsis.

Quelques années auparavant, De Boel, alors étudiant à la maîtrise, avait découvert une copie du livre de Kachtitsis dans la bibliothèque de l'Université de Gand. Le livre, qui portait une dédicace de l'auteur en langue néerlandaise, n'avait jamais été ouvert. Tombé sous le charme tout particulier du roman, De Boel se met à approfondir les abîmes de l'écriture kachtitsienne.

Dans l'article «La ville de Gand comme lieu imaginaire du *Héros de Gand* de Kachtitsis», dont s'inspirait sa présentation ce jour-là, il démontre que ce lieu est parfaitement imaginaire, sinon totalement imaginé. Fin renard, toutefois, Kachtitsis, soutient le chercheur

flamand, aura néanmoins truffé son récit d'allusions à la littérature flamande.

Quant au siège de Gand pendant la Première Guerre mondiale, l'événement majeur dans lequel est censé jouer un rôle de premier plan le (anti)héros du récit, Stoppakius Papenguss («S.P.»), relève autant, sinon plus, de la fiction que la ville elle-même et la fuite en aérostat jusqu'au fin fond de la Bohême.

La visite du professeur De Boel a agi en puissant déclencheur. Après des années de sollicitations, de désistements et de remises à plus tard, nous décidâmes sur-le-champ d'entreprendre à deux — en geste d'amitié — la traduction de cette œuvre à nulle autre pareille : la traduction que les Éditions du Boréal publient aujourd'hui.

Le héros de Gand se voulait le chef-d'œuvre et le testament d'un écrivain vivant en marge. À l'image de leur créateur, ses protagonistes sont cachottiers, jaloux, et possèdent une sensibilité à fleur de peau. Sur une toile de fond tissée de trahisons, d'incompréhensions, de morts mal élucidées, de secrets à moitié dévoilés, de personnes entraperçues par des trous de serrure, de soupçons et d'hypothèses qui frôlent la paranoïa se déballe un récit aux contours aussi brumeux que ceux des canaux de Gand.

Loin de la Grèce, de son monde de référence littéraire et de ses pairs poètes et auteurs, Nikos Kachtitsis a créé un livre hybride, qui fonctionne comme le miroir de son propre déracinement. On pourrait affirmer que, dans *Le héros de Gand*, le véritable protagoniste n'est pas tant «S. P.», ni même ce non-lieu fictif qui se nomme «Gand», que le temps, dans les deux sens — celui de la temporalité et celui des conditions climatologiques.

Dans sa Gand imaginée, le temps n'est jamais au beau fixe. Le soleil ne brille que très brièvement, pour céder sa place à des vents violents qui emportent les chapeaux, à des pluies, à des journées claires-obscurées inspirées, dirait-on, par la peinture néerlandaise. Comme le fait remarquer très justement Gunnar De Boel, le récit plonge le lecteur dans un automne quasi perpétuel de cieux bas, d'averses, de brouillard, qui créent une atmosphère lugubre, voire funèbre.

Mais l'autre temps — celui de l'horloge — se révèle le banc d'essai de prédilection de l'auteur. À l'instar de Joyce et de Proust, Kachtitsis joue avec la durée, faisant accélérer et, bien plus souvent, ralentir le cours des événements — et surtout des non-événements — jusqu'à le faire figer, en offrant un foisonnement de détails sur les suppo-

sées pensées et réactions des protagonistes à ce qu'ils croient avoir décelé chez autrui.

Le héros de Gand est, finalement, un livre *sui generis*, à l'image de son créateur : écrivain grec vivant et travaillant à Montréal, mais publiant pour un public grec qu'il connaissait mal, faute de proximité. Ainsi, *Le héros de Gand* n'a jamais pu jouir de l'estime des lecteurs de son pays natal et — il va sans dire — reste, jusqu'aujourd'hui, totalement inconnu des lecteurs de sa ville d'adoption : Montréal.

Ainsi, cette traduction vient combler plus de quarante ans d'oubli, pour donner enfin à l'un des esprits littéraires montréalais les moins connus et les plus complexes ses lettres de noblesse.